

François Garnier

Taille douce

Illustrations
David Morichon

Préface
François David

Collection Pleine Lune

Taille douce de nos morts

2005



La lumière des Corbières

La lumière des Corbières
Des souvenirs
Nous jouions à écrire
Mauvaises rimes
Moi de vagues poèmes
Et toi un scénario
Tout ça très alambiqué et forcément
Inachevé
Plus ou moins
Vacances d'adolescents dans la chaleur des Corbières
Je me souviens de ta voix un peu
Et surtout de ton regard quand tu voyais à la beauté
Des églises romanes
Ou
Des jeunes filles
Qu'importe
Une passion vive pour la lumière
Je me souviens de tes voyages
Je crois
Toujours parti sur le monde
Les îles
L'Asie
Je te pardonne mal
D'être mort
Cette semaine

Par l'adolescence
Inachevée
Et le poème qui
Maintenant
Peut commencer

Au décompte des disparus

Au décompte des disparus, prendre en compte, tous ceux, bien vivants peut-être, mais perdus de vue, plus loin que la géographie, égarés de notre sphère dérivante, toutes ces lettres restées sans réponse, mais quoi répondre, sinon que le courrier jamais ne rapprochera plus, que la distance est réelle et l'ignorance grandissante. Ceux que l'on croise sur un trottoir ou une allée de supermarché et rien à dire d'autre que quelques politesses négligemment alors que c'est en nous un vide, un vide. Et un éclaboussement de souvenirs.

Mais l'oubli vient rarement, à croire qu'il y a un remords qui ne se tait pas et qui, toujours lancinant, comme une trahison vous fredonne une mélodie ancienne, sale mélo, et coupable on se sent quand, au hasard d'un rangement une vieille lettre passe entre les doigts, surtout ne pas la lire sinon c'est un verdict. Qu'ai-je fait des années fuyantes ?

Se dire que soi-même on compte parmi les morts pas morts dans d'autres consciences. Réconfort peut-être.

...

Les morts les plus morts sont parmi les vivants, qui eux-mêmes vous enterrent parmi leurs morts trop vivants.

Au rayon des absents

Au rayon des absents, il y a ceux bien plus morts qui se sont éloignés, dont on s'est éloigné, que le hasard des jours et le flux des idées ont repoussé, de plus en plus loin, on les voit partir ou bien c'est nous qui partons et on les voit rester sur de vieilles certitudes comme les gardiens d'un musée suranné.

Des années de jeunesse, il n'y a pas de nostalgie puisque le goût restant fut vieillesse obstinée, ruse arrogante, corruption, cynisme et ambitions dévorantes. Au final tout bien pensant et poli par des notables. En face, nous étions imbibés d'idéaux, de beaux textes et de musiques intenses. L'avenir n'était pas périmé et pourtant. Je te soupçonne d'y avoir cru tandis que je faisais mine d'y échapper.

Il m'en restera des wagons de quiproquos avec tout un chacun et la certitude qu'il faut préférer marcher sur les cadavres que bredouiller une religion.

Le monde des idées est une fosse commune. Très commune.

Bien dans les yeux

Bien dans les yeux, il me regarde et c'est moi qui meurs. Difficile de comprendre comment les morts vous tuent, jour après jour.

On pourrait croire que les nouveau-nés vous complètent quand les morts vous dépouillent mais les pleins et les creux ne sont pas emboîtables et de fait, à un certain âge, on est figé stupidement à tenter de faire rentrer des carrés dans des triangles ou des cylindres dans des cubes. C'est malin.

Tous les morts sont différents, en fait bien plus que les vivants, mais tous sont plus présents aussi que les vivants. Puisque c'est le remord leur Riviera éternelle et qu'à mourir deux fois (tous les vrais poètes le diront) ils enfoncent l'épave de la peine et dans le cœur et dans la tête.

C'est dit comme ça pour faire simple.

Je déambule souvent dans les allées d'un cimetière un peu gris et pas trop grand, je pose un souvenir sur chaque tombe, une bruine froide nous enveloppe, je dis ce qui ne pouvait l'être, je me sens très mort c'est-à-dire très vivant.

C'est malin.

Curieux, ces souvenirs

Curieux, ces souvenirs, un rien ou si peu les appelle, des mots souvent mais les odeurs sont plus intimes, soupçon de si peu et soupçon qui se love en tête, pourtant, quoi encore, et ça se met à cisailer dur le souffle, mais quoi donc, enfin et d'un coup d'électrode ça passe entier : ah, oui, je sais, je savais bien...

Même chose pour les gens qui s'effacent, douceur de l'effacement, furent-ils un jour, sont-ils encore, la place est nette depuis longtemps, la vie coule et filent les jours, et puis clac. Grande baffe. On se dit qu'on est véloce à faire le deuil des autres à défaut de faire le sien.

Alors qu'il vaudrait mieux noyer des tas de crétineries mal digérées et plutôt graver la stèle des morts que nous connaissons tous.

Drôle de climat

Drôle de climat, on s'habituerait d'autres lieux et j'ai entendu dire que finalement tous ne sont pas si semblables et pourquoi pas en fait sauf le goût du coca en boîte puisqu'il faut assez transporter ses étalons sur toute la surface de soi et de la terre encore.

Il en est de même de nos cimetières qui nous suivent en notre ombre comme un puits et une source, c'est vraiment dire qu'ils nous portent et nous pèsent et s'enrichissent sans cesse de méchantes pensées et de cadavres bien raides.

Nous partirons je pense et nous resterons aussi, les uns et les autres et surtout ceux qui n'aspirent qu'à rester puisqu'au mouvement des lieux ils choisiront le mouvement des jours et partiront dans un temps régulier où la presque immobilité entraîne davantage que le franc mouvement si l'on veut bien y réfléchir, mais ce n'est pas certain.

Nos cimetières se croiseront à nouveau avec le mouvement lent d'un baiser sur une joue amie.

J'ai repris un sacré paquet d'habitudes néfastes

J'ai repris un sacré paquet d'habitudes néfastes, on se dit ça, et puis quoi d'autre, sans doute que l'on s'en moque de toute évidence on s'en moque, pas une pensée de plus et la journée passe sans rien dire.

Faut bien dans le fond que même la mort nous lasse et rien n'y fait, tous les exemples sont inutiles, des rivières de sang et des mers de larmes on sait ça par cœur, à chaque carrefour où la tôle acérée s'est jouée du miracle, sur les trains de lits d'hôpitaux, à chaque pavé sans doute.

Plus de cadavres que de vivants, des fosses sur des mètres de fond, nous marchons dessus, belle idée.

Alors on prend des habitudes néfastes et ça va bien, seulement il faudrait être sûr de partir assez vite car on a toujours l'air idiot à rester le dernier de sa génération, crachant des lambeaux de vie comme une espèce protégée, coincé entre la perfusion et l'orgueil.

On s'en moque toujours trop peu.

Je me suis à peine fait à l'idée

Je me suis à peine fait à l'idée que pour toi jamais je ne ferais rien, que ta voix et l'énergie de toi, jamais je ne ressentirai encore, disparues non plus par distance et négligence des jours mais pour toujours c'est-à-dire à jamais.

À peine compris cela et de nouveau ma jeunesse me happe cette fois, on me dit un nom j'ai peine à l'entendre, je fais le sourd, l'évidence pourtant, je repousse la seconde de l'aveu, rien à faire, j'avoue, oui je la connaissais autrefois. Une image d'une mèche dorée dépassant d'un serre-tête très sage et d'un col rond de chemisier dépassant d'un pull woolmark. Très sage et lumineux. Trop sage peut-être.

Qu'ont fait les années de ça. Vertige d'incompréhension et remonté d'un dégoût noir comme si l'on aurait pu éviter ça, comme si combien d'années plus tôt, d'autres voies étaient libres, elles l'étaient on le sait, privilège pitoyable des survivants.

Image très très floue d'un visage simple et lumineux. Qui a choisi de s'effacer, mais était-ce encore le même visage, on reste figé. Le passé se troue de grands vides qui me peuplent. J'apprends à vieillir.

Je sais que la peur

Je sais que la peur est un singe endormi mais susceptible de marteler de rage la paroi interne de mon abdomen. À chaque instant. Sale bête. Ce genre de sauvagerie que je cache à chacun de mes colocataires est pourtant ma première source de vie et mon héritage bien continu depuis l'enfance. Je n'ai qu'à tracer un graffiti sur la pierre tendre. Un trait seulement et je vois que ce trait est la signature du singe. Pas si endormi. La sale bête.

Alors que dire qui ne vienne de sa bouche d'instinctif animal qui tressaute à chaque regard et grogne à chaque mot, cherchant une issue à cette cage où apparaissent sans cesse des visages et des phrases comme des phylactères aiguisés. Pauvre bête.

Lui ne demande qu'à mourir enfin et je suis d'accord avec lui mais que faire. Puisqu'il est tout autant mon fœtus que je suis sa seconde peau. Un vrai couple uni jusqu'à la mort nous faisons. Les pauvres bêtes.

Juste posséder une maison

Juste posséder une maison comme celle de mon grand-père, perdus à l'adolescence, lui et l'éternel. Avec l'odeur des siècles et du poêle au coke, les creux dans les carreaux du sol et les fissures aux papiers-peints jaunis. La cave qui sent le vieux cidre. Les greniers. Le chemin de gravier autour du vieux puits et - après le porche - le verger vert et toujours humide. Rien à acheter, à nouer. Savon plein les mains. L'héritage s'escamote, qu'importe. Le souvenir met des bougies partout. Ça suinte. Restons locataire.

La mort recule

La mort recule. Oui, bien vrai. Je n'ai plus tellement envie de porter tous les deuils, ça me pèse. Tu comprendrais. Ce paquet vaseux sur le fond de l'estomac. T'aimerais pas ça non plus, pas qu'on pense à toi comme d'un paquet vaseux qui languit sur les beaux pavés neufs du destin des autres.

Mes pavés neufs, tu comprends, ces années de petit labeur pour une vie respectable. Que dis-je : pleine lumière, voyez vous-même qui je suis devenu, qui aurait misé, allez, dix kopecks, sans rancune, Monsieur on me dit maintenant, même le banquier me donne un calendrier pour la nouvelle année, sans rancune.

Alors toi et les morts vous me faites une ombre, et l'ombre en hiver est froide, et l'hiver est ma saison à jamais, et ma lumière est blanche et froide, l'hiver est votre saison sur ma vie, non coupable, je pleurerais si j'étais encore moi, les pavés luisent, ça verglance sur le destin doré.

Bientôt la saison des fêtes.

On commence une syllabe

On commence une syllabe et voilà qu'une guerre se déclenche et, comment dire, on se sent sale et gueule de plomb, ballant et insipide, enfin vaguement impliqué dans un viol où, franchement, on ne sait plus trop bien si l'on doit plaider coupable. Ou miser sur l'innocence de notre bonne mine.

Et cette absurdité qui veut que l'on n'en finisse plus un deuil presque abstrait alors qu'au temps même, par lots les humains glissent en cadavres. C'est-à-dire (soyons clair) d'un coup passent en objets répugnants et obscènes, d'un coup de sang et de poudre : l'odeur.

Et pour chacun ce passé, idem, bonne colle, parfums de fleurs et de peaux, regards, touchers, ainsi de suite. Effacé. Comme chaque fois. Idem.

Je me souviens du métal brossé mat et noir des kalashnikov dans une autre ville (mais la même poussière jaune sur les vitrines jaunes) et je le retrouve braqué aujourd'hui sur cette image où je pourrais apparaître, mon ombre au milieu des autres je la vois et le contact ferme et rassurant de la crosse sous les doigts, la gâchette courbée, luisante et sensuelle. Le passé n'abandonne jamais.

Le corps s'absorbe à la terre, qui boit.

On éteint la lumière

On éteint la lumière. Est-ce ainsi, simplement, que se ferme la chambre du mort ? Cette chambre étroite et comble des objets du vivant. Objets morts maintenant, depuis l'enfance et l'adolescence, là, posés, punaisés, pétrifié dans la gangue de poussière depuis l'enfance et après, les retours à la maison. Le dernier retour.

On remonte la poignée de la porte. Le ressort pousse sous la main. Est-ce ainsi que se ferme la porte, avec ce blanc opaque sous les yeux. L'absence des vivants effacés par le mort. Et cette chambre à jamais obscure. La main retombe sur la cuisse. La poignée remonte sur la porte.

Peut-être que la porte se referme

Peut-être que la porte se referme, finit par se fermer, doucement du bout des doigts et que la chambre à jamais sera vide et noire et prise dans la poussière des chagrins étranglés comme une boule de solitude entre la gorge et l'intestin, peut-être.

Mais aussi on le sait les jours s'infiltreront sous le deuil et puisque ce sera bien moi et moi seul qui crèverait d'usure ou de malchance, alors il faut y croire un peu et redresser le dos et se faire à l'idée que la vie est sans retour ni sans grâce. Liquidation totale, rien à sauver si ce n'est les petits plaisirs, mais y en a-t-il d'autres et surtout pas une œuvre ou une âme car il y a toujours une statue qui nous attend dans les yeux des autres et il suffit de mourir une fois. Et que les portes se ferment.

Que certains soient évacués

Que certains soient évacués de l'harmonie du monde par motifs nombreux comme pauvreté, cécité ou faiblesse de raisonnement, nous le concevons bien et, à l'occasion, nous le regrettons sans avoir le mauvais goût d'une pitié trop marquée. C'est parfait.

Il est vrai que nous sommes bien peu de choses, n'est-ce pas, mais pourtant si préservés de la honte et du bannissement. Blanc dehors, blanc dedans. C'est notre nature.

Pourtant j'étais en voie d'exclusion. Je le sentais.

Chaque jour ça s'accroissait :

« Tu n'as pas de téléphone... ? ». La gêne s'installait.

« Pas la télé ? ». L'angoisse montait.

« Pas de lave-vaisselle, d'ordinateur, de canapé... »

Chaque jour la liste s'allongeait, alors j'ai tout acheté.

Mais tout de même.

J'aime assez être absent.

Quelle idée stupide

Quelle idée stupide de vouloir faire une sorte de requiem en amateur pour ne rien dire de plus, que ça m'a peut-être touché pour une fois de côtoyer la mort, même vraiment par procuration lointaine comme un échantillon de ce qui subsisterait si la mienne débarquait je ne sais quel jour, comme un glaçon tombant dans un verre plein.

Et même si ça faisait des plombs que l'on ne s'était vu, cette ville porte un peu de ton empreinte sous l'immobilité des ciels. Plus caveau de famille que jamais, j'en ferais ma valise sur le champ, tellement j'aime pas les cimetières de province avec leurs petites tombes sages et leurs fleurs en plastique.

Ça me fait penser de pas oublier de prévenir tout le monde que je ne veux pas mourir et surtout pas pour reposer dans la quiétude des allées tirées au cordeau. Sous un pré, face à la mer : c'est à voir.